

**François Dumont, Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose,
Betty Bednarski et Ray Ellenwood**

Michel Gaulin

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2011). Compte rendu de [François Dumont, Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose, Betty Bednarski et Ray Ellenwood]. *Lettres québécoises*, (143), 46-47.



François Dumont, *Le poème en recueil* (essai),
Québec, Nota bene, 2010, 152 p., 23,95 \$.

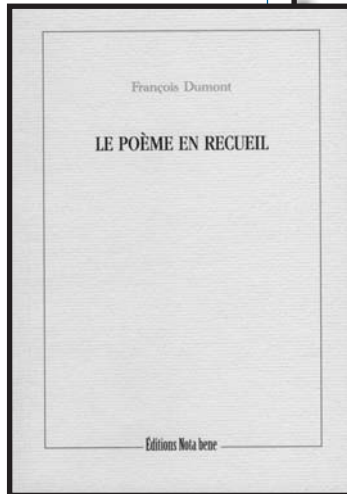
Du rôle du recueil en poésie

Un essai original qui se penche sur le rôle de la mise en recueil dans la constitution d'un corpus poétique qui trouve ainsi progressivement sa voix et son véritable sens... ou le contredit.

François Dumont se penche ici sur cinq cas de figure, soit ceux de Saint-Denys Garneau, de Gaston Miron, de Jacques Brault, de Roland Giguère et de Pierre Nepveu, pour étudier l'évolution de l'œuvre au rythme de sa parution en recueil et des remaniements qu'entraînent souvent, au gré de l'intéressé lui-même ou de mains amies, les rééditions ou les rétrospectives sous forme d'anthologie.

Deux cas percutants

On sait que Saint-Denys Garneau ne publia, avant sa mort tragique, qu'un seul ouvrage, *Regards et jeux dans l'espace*, paru en 1937 et regroupant quelques-uns de ses poèmes d'alors, sur le principe de la *sélection* qui, selon lui, dans son journal, « est une des choses qui distinguent l'art de la vie » (cité, p. 7). Six ans après sa mort, survenue en 1943, deux amis fidèles, Jean Le Moine et Robert Élie, publient les poésies soi-disant « complètes », qui deviennent un diptyque du fait que sont ajoutés des poèmes réunis sous le titre *Les solitudes*. Mais, ici encore, les compilateurs ne manquent pas de préciser avoir eux-mêmes opéré une sélection au sein du corpus. Il fallut attendre l'édition critique de Jacques Brault et Benoît Lacroix, parue en 1971, pour apprendre la nature de la sélection que Garneau avait pratiquée dans la composition de son recueil en laissant de côté, notamment, les poèmes à connotation religieuse. À la suite d'André Brochu qui devait faire observer, en 1982, que *Les solitudes* intègre des poèmes antérieurs à la publication du recueil de 1937 et le « contredisent » en quelque sorte, Dumont va encore plus loin en affirmant tout net que « la constitution du recueil posthume contredit systématiquement [c'est moi qui souligne] l'orientation de la composition de *Regards et jeux dans l'espace* » (p. 15).



Dumont en conclut qu'en comparaison avec ses premiers recueils, la « nontraduction » aura constitué pour Brault un pivot « qui [l']aura fait passer du fossé entre les voix absentes et la parole à venir, qui marquait ses premiers recueils, à la cohabitation de voix dont la présence se manifeste autant par l'écoute que par la parole ».



FRANÇOIS DUMONT

La poésie de Gaston Miron, quant à elle, fut longtemps une poésie de l'oralité avant que ne paraisse, en 1970, dans le cadre de la remise du Prix de la revue *Études françaises*, *L'homme rapaillé*. Depuis, l'œuvre a été rééditée à plusieurs reprises, tant au Québec qu'en France, permettant ainsi d'en retracer l'évolution, à travers les diverses versions qui en furent données et qui constituent, selon le mot utilisé par Dumont dans le titre du chapitre consacré à Miron, une véritable entreprise de « rassemblement » (p. 23) dans le cadre duquel l'œuvre peut démontrer véritablement toute sa valeur.

Brault, Giguère, Nepveu

S'agissant de Brault, Dumont examine l'étape importante que fut, dans l'évolution de l'œuvre, la publication, en 1975, de trois ouvrages, soit un recueil de poèmes, *En dessous l'admirable*, le recueil d'essais *Chemin faisant* et *Poèmes de quatre côtés*, qui se veulent des « nontraductions » de poèmes de langue anglaise de poètes tant canadiens-anglais qu'états-uniens mais qui, plutôt que de rester collées au texte d'origine, prennent en elles-mêmes leur envol dans « l'interaction des langages » (p. 57). Dumont en conclut qu'en comparaison avec ses premiers recueils, la « nontraduction » aura constitué pour Brault un pivot « qui [l']aura fait passer du fossé entre les voix absentes et la parole à venir, qui marquait ses premiers recueils, à la cohabitation de voix dont la présence se manifeste autant par l'écoute que par la parole » (p. 58).

En ce qui concerne Roland Giguère, autant artiste visuel que poète, Dumont insiste sur le « statut central accordé [dans l'œuvre] à l'image » (p. 59), caractéristique qui s'est maintenue à travers les rééditions, les rétrospectives et les remaniements et qui indique bien, pour lui, « la complémentarité de deux modes d'expression » (p. 71) qui s'intègrent dans une même démarche. On trouvera d'ailleurs ici, à la fin de l'ouvrage, comme illustration, une reproduction des dessins intégrés à l'édition de *Forêt vierge folle* (1978).

De Pierre Nepveu, enfin, Dumont examine, à la lumière d'une production importante, au cours des années, la « poétique pluraliste » qu'il voit comme « l'enjeu fondamental » et « l'objet privilégié de son œuvre » (p. 79), autant poétique que critique ou romanesque.

L'ouvrage se termine par un chapitre consacré aux « formes et fonctions de l'anthologie » dans la francophonie (1980-2000). L'anthologie en effet, selon le point de vue qu'elle tente de mettre en valeur, et dans le rapport, les uns aux autres, des textes qu'elle réunit, peut insuffler un autre sens à des textes que l'on avait jusque-là lus d'une autre façon par rapport à la place qu'ils occupent dans un recueil homogène et à une place spécifiquement voulue par l'auteur.

☆☆☆ 1/2

Marie-Andrée Beaudet et Karim Larose (dir.), *Le marcheur des Amériques. Mélanges offerts à Pierre Nepveu*, Montréal, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, coll. « Paragraphes », vol. 29, 2010, 270 p., 20 \$.

Marcher à travers l'Amérique

C'est un bel et chaleureux hommage que collègues et amis rendaient à l'être généreux qu'est Pierre Nepveu à l'occasion de sa retraite universitaire en 2010.

La vieille tradition allemande du *festschrift* est en train de s'implanter solidement chez nous. Et c'est tant mieux, surtout quand le coup est bien réalisé, comme c'est le cas ici. Elle est l'occasion de dire à un collègue, à un ami, ce que sa présence parmi nous et à nos côtés nous a apporté, et de lui faire part, dans ce que nous lui présentons, de la façon qu'il a pu nous inspirer tant dans le domaine de la création que dans celui de la culture savante.

C'est un ensemble bien équilibré que les directrices de rédaction nous offrent ici : des études savantes, dont plusieurs restent toutefois très personnelles, et qui recoupent diverses préoccupations de l'intéressé, des études consacrées plus précisément à sa poésie, qui demeure, sous diverses formes, et par-delà ses travaux proprement d'érudition, le fer de lance de son imagination, des traductions, en quatre langues différentes (anglais, espagnol, portugais, italien) d'un poème de l'intéressé; enfin, des poèmes offerts, par onze poètes, et non des moindres (Jacques Brault, Nicole Brossard, Louise Dupré, Paul-Marie Lapointe, Dennis Lee, Fernand Ouellette, pour n'en nommer que quelques-uns).

S'il me fallait dresser un palmarès, exercice toujours périlleux, ma liste comprendrait, au bas mot : le texte de dix pages à peine que, dans sa langue toujours ferme et si élégante (on comprend pourquoi ce texte a été placé tout au début de l'ouvrage), Gilles Marcotte signe sur *Intérieurs du Nouveau Monde*; celui, intitulé « L'équilibriste », que signe Jean-Philippe Warren sur l'idée qu'il porte en lui de l'œuvre de l'intéressé à partir de leur admiration mutuelle pour *Michel Strogoff*; celui de Robert Melançon, à propos du poète jeune et de son premier recueil, *Voies rapides*; celui de Pierre Ouellet, qui est en soi un poème en prose sur *Lignes aériennes*; enfin, celui de Judith Woodsworth sur l'histoire d'une traduction, celle *Des mondes peu habités* (*Still Lives*), et sur le peu d'intérêt que l'infrastructure littéraire (éditeurs, distributeurs, libraires, lecteurs) manifeste pour la traduction littéraire dans un pays pourtant dit bilingue et biculturel.

C'est un ensemble bien équilibré que les directrices de rédaction nous offrent ici.



☆☆☆

Betty Bednarski et Ray Ellenwood (dir.), *Jacques Ferron hors Québec / Jacques Ferron Outside Quebec*, Toronto, Éditions du Gref, coll. « Lieux dits », no 4, 2010, 316 p., 25 \$.

Ferron hors Québec

Un collectif qui se penche sur les rapports qu'a pu entretenir Ferron avec des correspondants ou des connaissances de l'extérieur du Québec, et de certaines idées qu'il a pu se faire de l'univers hors Québec à partir de sa curiosité naturelle et de ses vastes lectures.

Ce collectif est issu principalement de deux colloques qui se sont tenus, en 2005-2006, au collège Glendon de l'Université York de Toronto d'abord, puis à la Faculté de médecine de l'Université Dalhousie, à Halifax, l'un axé principalement sur l'œuvre littéraire et la pensée politique de l'intéressé, l'autre, comme il se doit, sur les rapports entre sa carrière de médecin et celle d'écrivain. Certaines pièces ont été ajoutées, auparavant publiées ailleurs (comme d'autres, aussi, directement issues des deux colloques), notamment un texte de Betty Bednarski sur les rapports de Ferron avec la Pologne, seul pays européen étranger où il se soit jamais rendu (à l'occasion d'un congrès médical), mais où il eut des correspondants privilégiés, et un texte du regretté Pierre L'Hérault portant sur le « regard oblique » de Ferron sur l'Europe.

Tout n'est pas de la même encre et de la même qualité dans ce collectif un peu hétéroclite, gêné sans doute un peu aux entournures par les deux colloques hétérogènes auxquels il est en partie rattaché, par le fait, aussi, que l'on se trouve en présence ici à la fois de communications « savantes » (dont certaines, il faut le dire, un peu faibles), auxquelles viennent se mêler des évocations et des souvenirs plutôt que des « études ». L'on trouve également de nombreux recoupements entre les textes, phénomène presque inévitable dans une entreprise de cette envergure.

Je donnerais, pour ma part, des étoiles de mérite aux textes d'Yves Frenette, qui, en bon historien qu'il est, a su, dans son exposé intitulé « Ferron et le rejet des francophones hors Québec », se donner du champ et élargir le point de vue; à celui d'Herménégilde Chiasson, texte de poète, portant sur les notions d'« écrivain mineur » et de « discours mineur »; celui, enfin, du regretté Pierre L'Hérault, déjà mentionné. [9]

Tout n'est pas de la même encre et de la même qualité dans ce collectif un peu hétéroclite.

